

Le Prince compatissant.

CADIC, Bret. I, 57-62, n° 8. ; La paroisse Bretonne, mai 1903

Un roi puissant qui habitait à Paris ou ailleurs, avait eu un fils dont il espérait faire son héritier. Il avait mis à le former le plus grand soin. La meilleure nourrice du royaume lui avait donné son lait et les plus grands savants du monde lui avaient appris à répéter : « Papa, Maman ! » Il était fier de son rejeton, car il était beau, et d'année en année il grandissait, tel un plant de roses qui s'épanouit et se couvre de fleurs avec les saisons nouvelles. Un malheur terrible cependant l'attendait. L'enfant n'avait pas encore atteint l'âge de raison qu'une troupe de bohémiens le ravit.

Adieu désormais les splendeurs de la cour, les attentions délicates, les nourritures recherchées, les habits somptueux ! Il fallut errer de foire en foire, vêtu de guenilles, tirer la bonne aventure et faire métier d'acrobate. Mais la Providence finit toujours par prendre en main la cause de l'innocence éprouvée.

Le chef des bohémiens en mourant eut un remords : « Ta place n'est pas parmi nous, jeune homme, murmura-t-il, un honteux larcin t'a amené entre nos mains. Retourne vers la capitale. La destinée t'appelle à monter sur un trône et non pas à danser sur la corde ronde. Prends cette bague ! en la montrant au roi, il reconnaîtra sûrement que tu es son fils ! »

Le jeune prince se mit en route, le cœur joyeux, avec un gros morceau de pain bis dans sa poche pour provision de voyage. Il marcha aussi longtemps que le soleil éclaira l'horizon et que les grillons chantèrent parmi les blés. Comme la nuit allait venir, il aperçut, assis sur une borne et tendant la main aux passants, un mendiant dont l'aspect inspirait la pitié. C'était un pauvre teigneux, un jeune homme au visage labouré par la misère, à la tête rongée par les ulcères et dont l'unique souci, semblait-il, était de se défendre contre les bêtes malfaisantes qui lui dévoraient la peau.

Le prince se sentit pris de pitié : « Que restes-tu sur cette pierre, s'écria-t-il, penses-tu que les voyageurs te procureront des remèdes ? Suis-moi et je trouverai bien le moyen de te guérir. Les médecins de la grande ville ne sauraient rien

refuser au fils du roi. » Ce disant, il tirait la bague de sa poche et la faisant miroiter aux yeux du malheureux : « Voilà, ajoutait-il, mon talisman; avec cela je serai vite reconnu de mon père et j'aurai le droit de commander.»

Le teigneux descendit de son siège, rajusta ses loques et se mit en route avec son nouveau compagnon. Il était enchanté de la bonne aubaine qui s'offrait à lui et il ne cessait d'en témoigner sa reconnaissance: mais il avait le fond du cœur aussi laid que son horrible visage.

Il y avait déjà plusieurs jours qu'ils cheminaient ensemble et il leur paraissait bien qu'ils ne devaient pas être éloignés de la capitale, lorsque la fatigue et la soif les contraignirent de s'arrêter au bord d'une fontaine. L'eau était limpide, fraîche et attirante. « C'est Dieu qui nous l'envoie! » s'écria le prince; et il se précipita à genoux afin d'en boire à longs traits.

Or, c'est ce qu'attendait le maudit teigneux; il lui prit la bague dans la poche, imprima à son corps un mouvement de bascule qui le fit tomber au fond de la source, et s'enfuit promptement.

La Providence ne permit cependant pas que le pauvre jeune homme se noyât. Il réussit à remonter la berge, et tout défait, les habits mouillés, les yeux en larmes, il se remit à marcher.

Il en était là de ses pénibles réflexions, cherchant dans sa tête le moyen de rentrer en possession de sa bague, lorsqu'il rencontra sur son chemin une multitude de fourmis qui lui parurent être en grande désolation. Un cheval, en effet, de son pied lourd, venait de détruire brutalement leur nid et les pauvres bestioles s'agitaient effarées, s'efforçant de leur mieux d'atténuer les conséquences du désastre.

Le spectacle de cette ruine et la désolation des petites créatures émurent de pitié l'âme du prince compatissant. Il se mit à l'œuvre avec elles, leur prêtant main forte pour réparer leur nid.

Cette fois du moins sa bonne action reçut sa récompense. Il avait à peine fini que les fourmis se réunissaient en cercle autour de lui et que la reine à leur tête, lui tirait une gracieuse révérence et lui tenait ce langage: « Beau Sire, moi et les miens nous sommes gens de souvenir. Quel que soit l'endroit de la terre où vous serez, si vous avez besoin de notre secours, parlez et vous nous retrouverez tous ! »

Le jeûne homme reprit son chemin. Il vint à passer le long d'un étang où une troupe de canards se démenait, donnant les marques de la plus vive inquiétude. Il s'approcha et remarqua l'un d'entre eux qui, l'aile et la patte cassées, se laissait entraîner par le courant et courait le risque de se noyer, malgré les efforts tentés par les siens. Il s'approcha; saisit le pauvre oiseau et le déposa, encore tout ému, sur l'herbe du rivage. Les canards surpris d'un tel acte de générosité chez un homme, s'étaient arrêtés, et l'un d'eux qui 'paraissait leur chef, lui parla de la sorte : « Un père n'oublie jamais ce qu'on fait pour son fils. Partout où vous serez; prince, pour peu que vous ayez besoin de nous, appelez le- roi des canards et nous accourrons à votre aide. »

Cependant la capitale n'était pas loin; déjà le voyageur en distinguait les hautes murailles qui se détachaient sur l'horizon, lorsqu'il aperçut dans un pré un cheval superbe, le cheval du roi sans doute, qui se débattait désespérément, les jambes prises dans sa chaîne. « .Pour sûr, pensa-t-il, il arrivera malheur à cet animal si on ne le délivre pas » ; et il courut à son secours.

Le cheval, devenu libre, trouva subitement la parole : « Fils de roi, s'écria-t-il, ce n'est pas en vain que vous aurez rendu service au cheval de votre père; si vous avez jamais besoin de moi, je saurai bien vous prêter assistance. »

Le prince remercia avec beaucoup d'amabilité et reprit sa course. Il touchait enfin au terme de son voyage. « Si du moins, pensait-il, il m'était permis de rencontrer le roi maintenant, peut-être me reconnaîtrait-il malgré l'absence de ma bague. »

Son vœu fut exaucé, à peine franchissait-il le seuil de la cour que le Roi s'offrit à sa vue, la couronne d'or sur la tête, entouré d'un brillant cortège et accompagné de son héritier présomptif. Or sur cet héritier présomptif il était impossible de se méprendre. La belle bague qu'il portait au doigt le trahissait suffisamment : c'était le teigneux.

Le jeune homme ne put retenir un cri d'indignation : « Sire roi, s'écria-t-il, vous êtes outrageusement trompé; cet homme n'est qu'un imposteur. Il n'est pas votre fils. Sa bague, il l'a volée. Votre vrai fils, c'est moi! »

Le cortège s'était arrêté, surpris de ce discours audacieux, tandis qu'une flamme de colère s'allumait dans l'œil du roi et que le teigneux grinçait des dents. » Le langage que tu viens de tenir, étranger, prononça lentement le roi, est une double offense pour mon fils et pour moi, c'est celui d'un insensé ou d'un homme

tellement sûr de son droit que rien ne le saurait rebuter. En tout cas, il réclame une sanction.

«Tune sortiras vivant d'ici qu'au prix de trois épreuves que je te proposerai. Je croirai que tu dis vrai si tu en triomphes.

Voilà la première : l'une de mes couronnes, la plus belle, celle que j'aimais le mieux, est tombée au fond de cet étang, et personne n'a pu me la rapporter, car l'étang, dit-on, est sans fond. Trouve-la-moi! »

En entendant cet arrêt, le pauvre jeune homme se crut perdu.

Il s'éloigna vers l'étang sous le regard ironique du teigneux et se mit à pleurer amèrement.

Qui donc pouvait le tirer de ce mauvais pas ?

Soudain la promesse faite par les canards lui revint à l'esprit.

« Roi des canards, roi des canards, s'écria-t-il, au secours ou je suis perdu ! »

Il n'avait pas fini de parler que la surface de l'étang se couvrait d'une multitude incroyable de canards. Il en venait de droite, de gauche, du nord, du sud, de l'Orient et de l'Occident, les uns à pied, les autres à tire-d'aile, et tous se mirent à plonger avec ardeur au fond de l'eau, et tous se mirent à chercher tant et si bien que l'un d'entre eux finit par rapporter la couronne dans son bec.

Le roi ne savait comment témoigner sa surprise et sa joie : « Ton pouvoir est vraiment extraordinaire, jeune étranger, prononça-t-il. Mais voyons si tu sortiras aussi heureux de la seconde épreuve : j'ai là dans mon grenier cent sacs de blé; ces sacs ont été éventrés par les rats et le blé a été dispersé. Or il faut que chaque grain soit recueilli, mis dans des sacs neufs et que la besogne soit terminée avant le coucher du soleil. À l'œuvre donc, et ne perds pas ton temps.

- Il sera fait suivant votre désir, répondit le prince, et à voix haute il répéta : « Reine des fourmis, reine des fourmis, souviens-toi de ta promesse; viens à mon aide, je t'en prie! »

À peine eut-il le temps d'achever. Une armée de fourmis était là, semblant naître du sol et des murailles elles-mêmes, tellement nombreuses que personne n'en avait jamais vu autant. En une heure tout le blé était ramassé, grain par grain, mis dans les sacs neufs et le jeune homme n'avait plus qu'à nouer les cordons.

L'étonnement du roi touchait à l'admiration.

« Décidément, lui dit-il, tu es fort et tu trouverais difficilement ton semblable. Je souhaite que tu sortes aussi victorieusement de la troisième épreuve. Voici ce que j'exige de toi : Par suite de l'extrême sécheresse de cette année, mes sujets et jusqu'à mes courtisans souffrent beaucoup de la soif. Prends les dispositions que tu voudras, mais il me faut dans ce préau, avant deux heures, trois sources capables d'alimenter tous les habitants de ma bonne ville.

- Sire, répliqua le prince, votre volonté sera accomplie à l'instant » ; et aussitôt élevant la voix : « Cheval du roi, cheval du roi, appela-t-il, le moment est venu de payer ta dette. Accours et aide moi à sortir du danger ! » Le cheval avait entendu.

Déjà il était près de lui, plus prompt que l'éclair, brisant les entraves qui le retenaient à l'écurie et tendant la croupe, comme pour l'inviter à monter sur son dos. Le prince se mit en selle. Or, en trois bonds, le fougueux coursier était parvenu à l'extrémité du préau, et à chaque bond trois fontaines jaillissaient claires, fraîches et abondantes, capables d'abreuver tous les habitants de la capitale et même leurs animaux.

Cette fois, le roi était convaincu : « Oui, assurément, l'épreuve est concluante, s'écria-t-il ; c'est Dieu qui soutient le droit du juste, et mon vrai fils c'est toi. Quant à ce teigneux qui a prétendu usurper ton héritage, qu'il soit traité suivant ses mérites ! Qu'il soit châtié comme un voleur ! »

L'ordre fut exécuté aussitôt. Le teigneux fut pendu aux murailles de la ville et le prince compatissant remis en possession de sa bague, revêtu des insignes de sa dignité, reçut la récompense de sa conduite charitable et gouverna longtemps dans le bonheur le peuple qui lui était confié.